

Un Habile DÉTECTIVE

J'avais à New-York, un ami anglais qui était typographe dans un grand journal de la cité. Sachant que j'avais les histoires de police, il me raconta l'aventure suivante arrivée dans son pays. Tom Sayer était né à Birmingham, la grande ville du comté de Warwick.

Birmingham a une renommée universelle pour son immense industrie métallurgique.

Ce qu'on connaît moins, c'est son étonnante production de gymnasiarques, de faiseurs de tours pour les foires, d'athlètes de toutes les sortes, de clowns surtout et de boxeurs professionnels.

Parmi ce peuple dont je viens d'énumérer quelques-unes des multiples aptitudes, les combats de bulldogs sont fort en faveur ; mais ils se livrent clandestinement à son sport favori.

Jusqu'à 1830, les bulldogs furent élevés uniquement, en Angleterre, pour prendre part aux combats de taureaux qui constituaient la récréation de la basse classe anglaise.

Malheureusement — pour tout le monde — un acte du Parlement d'Angleterre daté de 1835, défendit strictement les combats de chiens et de taureaux, les combats de chiens entre eux et les combats de coqs. L'ombre du grand Shakespeare qui aimait tous ces amusements barbares — et il était de son temps — dû en partir dans la muraille où elle a pris refuge.

Donc, presque tous les Anglais, comiques, adroits ou étonnants par leur force physique, que nous admirons dans nos cirques et nos salles de concerts, viennent de Birmingham.

La grande ville industrielle produisit aussi des pick-pockets renommés ; mais elle est loin d'avoir le monopole de cette industrie. Toutes les grandes agglomérations humaines sont d'excellentes écoles pour enseigner l'art de vivre aux autres.

Tom Sayer était de Birmingham ; sorti du populaire, il devint boxeur. Son adresse et sa grande force le prédestinaient à cet exercice, plutôt violent.

Il avait été fameux dans son sport de la "self-defense".

Après une jeunesse laborieusement employée, il s'était retiré de la profession possédant une modeste aisance, le nez cassé et la mâchoire à tout jamais endommagée ; mais un dentiste habile avait réparé, en apparence du moins, les avaries causées par les formidables coups de poing reçus.

Lorsque l'heure de la retraite eut sonné pour le boxeur, il songea à augmenter ses revenus trop modestes pour satisfaire à ses goûts de bien-être et de dépense.

Il partit pour les colonies du Cap ; il avait spéculé au Natal, dans le pays d'Orange, au Transvaal, mais sans succès.

Il revint dans la mère patrie. Sa petite fortune s'était ébréchée et ses tendances à vivre largement s'étaient élargies pendant ses voyages.

La moralité n'est pas bien ancrée au fond du cœur des boxeurs en général.

Tom Sayer ne tarda pas à céder aux tendances offertes.

Il s'affilia à l'une de ces fameuses bandes d'industriels dont l'industrie consiste à s'approprier ce qui ne leur appartient pas : valeurs mobilières, argent, bijoux, meubles, vêtements ; qui encore à s'approprier toutes ces choses par des moyens établis avec réflexion, calcul et méthode, pratiqués avec art et sang-froid ; moyens qui nécessitent presque tous les jours des avances considérables de capitaux, dont l'importance déconcerte ; et le "travail" étonnant accompli offre des récits qui sont le gage-pain des détecteurs de faits divers.

Tom Sayer était, depuis quelque temps à peine, membre actif d'une de ces associations pour l'exploitation du bien d'autrui, lorsqu'il se signala à ses confrères, par un vol qui mérite d'être raconté.

En face de Guild Hall — la mairie de la cité de Londres — existait un important horloger-bijoutier, ayant la spécialité des montres-chronomètres très chères : cent, deux cents, trois cents, cinq cents guinées étaient le prix ordinaire des montres chez cet horloger.

Un matin l'honorable commerçant vit un hansom-cab particulier, extrêmement élégant, s'arrêter à la porte de son magasin.

Rien de particulier à cela ; il fait ainsi pour lui, plusieurs fois journalier, du reste.

Un jeune homme vêtu avec une somptuosité d'un goût parfait, descendit avec préste du véhicule et entra dans le magasin.

Un commis s'empressa près du visiteur.

— Que désire le gentleman ? demanda le commis, en avançant un siège... comme dans un salon.

— C'est-à-dire combien ? interrogea le gentleman avec nonchalance.

Le vendeur consulta la petite étiquette appendue à la bélière du chronomètre.

— Trois cents guinées, gentleman, répondit-il.

— Peut-elle supporter les hautes températures des pays chauds ? Je pars pour la Jamaïque.

— Toutes nos montres sont construites pour l'Angleterre et les colonies.

— Je puis emporter celle-ci ?

— Elle est toute réglée.

— Fort bien.

L'acheteur ouvrit posément son pardessus, prit un portefeuille et en sortit un billet de mille livres sterling.

Certes, la maison était importante et faisait des affaires énormes ; toutefois les billets de banque de cinq mille dollars lui étaient donnés en paiement... plutôt rarement.

Le commis prétextait la nécessité d'aller au coffre-fort pour "la monnaie", passa dans une pièce à l'arrière du magasin pour informer son patron du fait inusité et montra la bank-note.

Celle-ci, examinée avec minutie à la loupe, avait toutes les apparences d'authenticité requises.

Néanmoins le bijoutier enjoignit à son commis de courir, en face, à la Banque d'Angleterre, s'assurer de cette authenticité.

Au guichet spécial de la Banque, la bank-note fut reconnue bonne et le commis se hâta de rentrer au magasin.

Avec des excuses pour l'attente infligée à l'acheteur, le patron lui-même compta la monnaie au gentleman, celui-ci la mit dans son gousset avec toute la nonchalance de l'homme riche et s'en alla paisiblement en consultant le chronomètre qu'il venait d'acheter.

Bien entendu, au bout de dix minutes, personne ne pensait plus, dans le magasin, à ce léger incident.

Vingt-quatre heures après, le même fait se produisit : jeune élégant, "hansom" particulier ; même achat d'un chronomètre, même paiement avec une bank-note de mille livres sterling.

Cette fois, le mode de paiement parut plus extraordinaire au bijoutier.

Il alla lui-même à la Banque et la réponse fut identique à celle de l'avant-veille : le billet était parfaitement bon ; sorti de la Banque à telle date, versé dans un paiement tel tel banquier correspondant...

Rien à objecter, rien à dire.

Le marchand, en comptant la monnaie à l'acheteur, ne put que se féliciter de deux excellentes ventes en trois jours.

Mais le lendemain même, un détective de la police métropolitaine — son costume de drap bleu sombre, orné de larges galons de laine noire, sa casquette carrée, ne pouvant être méconnu — le détective donc, se présentait dans le magasin.

L'homme de la police avait l'os nasal brisé et de la raideur dans la mâchoire inférieure, conséquences des luttes avec les malfaiteurs, sans doute ; il était d'allure vigoureuse et résolue, comme il convient dans son dangereux métier.

Sur sa demande, le détective fut conduit au patron de la maison.

— Monsieur, commença le policier, je suis un inspecteur de police, envoyé par "Scotland-Yard".

— Je m'en aperçois — comme tout le monde — à votre uniforme, répondit le bijoutier-horloger en désignant un siège.

— Nous n'avons pas à cacher notre personnalité, monsieur, reprit le détective, au moins dans le cas qui m'amène.

— Parlez-moi donc puis-je faire pour vous ?

— Monsieur, on vous a acheté deux chronomètres de valeur, en trois jours, d'un prix total de six cents guinées. On vous a payé avec deux bank-notes de mille livres chacune ?

— Elles sont fausses, n'est-ce pas ? s'écria le bijoutier avec véhémence. Je m'en doutais !

— Vous êtes volé !

— Vous êtes volé... c'est possible, répondit le détective avec flegme. Mais les bank-notes sont bonnes ; elles proviennent d'un vol commis au préjudice d'un banquier de Leadon-Hill. Je vous prie de m'aider à s'écarter les voleurs en les identifiant... Je sais où ils sont. Prenez les billets de banque avec vous pour appuyer votre déposition à Scotland-Yard. Ne perdons pas de temps en paroles inutiles. Venez, j'ai votre plaisir.

Le commerçant, rassuré quant à la qualité de ses Bank-notes, prit les deux mille livres — les deux billets — dans son portefeuille, il les plaça dans son coffre-fort, mit son chapeau et suivit l'inspecteur de police.

Ce dernier avait sifflé un hansom-cab ; le bijoutier et son compagnon y montèrent.

À travers les rues bruyantes et affairées de la Cité, peuplées de milliers de véhicules, la voiture aux deux énormes roues filait avec une adresse et une rapidité stupéfiantes pour tous ceux qui ne sont pas des cocknies.

Puis le hansom s'engagea dans

une étroite ruelle, de celles, nombreuses, qui descendent vers la Tamise.

Au bout de la ruelle, deux jeunes gens, mis avec la dernière élégance, causaient en faisant de grands gestes.

Ils semblaient attendre quelqu'un en montrant la plus grande impatience et être fort pressés.

— Voilà mes acheteurs : dit l'horloger. "By Jove !" quelle chance !

— Vous voyez, je n'ai pas fait fausse route fit le détective avec la plus parfaite froideur. Donnez-moi les bank-notes... Les pièces à conviction... Faites vite !... il ne faut pas que les voleurs m'échappent.

Le commerçant, étourdi par la précipitation de l'aventure, donna les deux billets de mille livres.

Le détective sauta lestement du cab, courut sus aux jeunes gens qui, aussitôt, s'enfuyèrent.

Le policier se mit à leur poursuite, attendait dans le hansom.

L'horloger, ému par cette chasse, attendait dans le hansom.

Il attendit une heure... et encore une autre heure : puis de l'arrière du magasin pour informer son patron du fait inusité et montra la bank-note.

Celle-ci, examinée avec minutie à la loupe, avait toutes les apparences d'authenticité requises.

Néanmoins le bijoutier enjoignit à son commis de courir, en face, à la Banque d'Angleterre, s'assurer de cette authenticité.

Au guichet spécial de la Banque, la bank-note fut reconnue bonne et le commis se hâta de rentrer au magasin.

Avec des excuses pour l'attente infligée à l'acheteur, le patron lui-même compta la monnaie au gentleman, celui-ci la mit dans son gousset avec toute la nonchalance de l'homme riche et s'en alla paisiblement en consultant le chronomètre qu'il venait d'acheter.

Bien entendu, au bout de dix minutes, personne ne pensait plus, dans le magasin, à ce léger incident.

Vingt-quatre heures après, le même fait se produisit : jeune élégant, "hansom" particulier ; même achat d'un chronomètre, même paiement avec une bank-note de mille livres sterling.

Cette fois, le mode de paiement parut plus extraordinaire au bijoutier.

Il alla lui-même à la Banque et la réponse fut identique à celle de l'avant-veille : le billet était parfaitement bon ; sorti de la Banque à telle date, versé dans un paiement tel tel banquier correspondant...

Rien à objecter, rien à dire.

Le marchand, en comptant la monnaie à l'acheteur, ne put que se féliciter de deux excellentes ventes en trois jours.

Mais le lendemain même, un détective de la police métropolitaine — son costume de drap bleu sombre, orné de larges galons de laine noire, sa casquette carrée, ne pouvant être méconnu — le détective donc, se présentait dans le magasin.

L'homme de la police avait l'os nasal brisé et de la raideur dans la mâchoire inférieure, conséquences des luttes avec les malfaiteurs, sans doute ; il était d'allure vigoureuse et résolue, comme il convient dans son dangereux métier.

Sur sa demande, le détective fut conduit au patron de la maison.

— Monsieur, commença le policier, je suis un inspecteur de police, envoyé par "Scotland-Yard".

— Je m'en aperçois — comme tout le monde — à votre uniforme, répondit le bijoutier-horloger en désignant un siège.

— Nous n'avons pas à cacher notre personnalité, monsieur, reprit le détective, au moins dans le cas qui m'amène.

— Parlez-moi donc puis-je faire pour vous ?

— Monsieur, on vous a acheté deux chronomètres de valeur, en trois jours, d'un prix total de six cents guinées. On vous a payé avec deux bank-notes de mille livres chacune ?

— Elles sont fausses, n'est-ce pas ? s'écria le bijoutier avec véhémence. Je m'en doutais !

— Vous êtes volé !

— Vous êtes volé... c'est possible, répondit le détective avec flegme. Mais les bank-notes sont bonnes ; elles proviennent d'un vol commis au préjudice d'un banquier de Leadon-Hill. Je vous prie de m'aider à s'écarter les voleurs en les identifiant... Je sais où ils sont. Prenez les billets de banque avec vous pour appuyer votre déposition à Scotland-Yard. Ne perdons pas de temps en paroles inutiles. Venez, j'ai votre plaisir.

Le commerçant, rassuré quant à la qualité de ses Bank-notes, prit les deux mille livres — les deux billets — dans son portefeuille, il les plaça dans son coffre-fort, mit son chapeau et suivit l'inspecteur de police.

Ce dernier avait sifflé un hansom-cab ; le bijoutier et son compagnon y montèrent.

À travers les rues bruyantes et affairées de la Cité, peuplées de milliers de véhicules, la voiture aux deux énormes roues filait avec une adresse et une rapidité stupéfiantes pour tous ceux qui ne sont pas des cocknies.

Puis le hansom s'engagea dans

se joignirent, et de leurs âmes détormées, une prière montait, prière sur leurs lèvres haïsses, cependant que le parfum des mimosas, très doux, très pur, flottait comme un encens dans la pièce et baignait le visage extasié de l'aïeul.

— C'était là son désir suprême : voir une dernière fois la forêt d'or s'épanouir au flanc du cotreau, prolonger son regard ultime, extasié dans les friselis des fleurs et des feuilles bercées par la brise du Littoral, s'éteindre, en un mot, avec la vision nette, absolument précise de son œuvre à l'apogée de la splendeur. Car c'était son œuvre, au père Antide, cette plantation qui n'aurait pas trouvé sa rivale de la Neapolé jusqu'à Nice. C'était lui seul qui, au prix d'un labeur forcé, interrompu de près d'un quart de siècle, avait défriché la terre, violé la roche, capté les eaux de la montagne sur une étendue de trois hectares ; c'était lui qui avait obtenu, par une sélection intelligente, ces admirables et innombrables variétés de "baileyans", de "culbriformis", de "désalbat", de "decurrens" et de "florunda" qui faisaient prime sur les marchés de fleurs. Il y avait en lui un hardi novateur, et ce novateur avait bien le sens de l'artiste.

Aussi, sur la fin de la semaine, son mal ne faisait qu'empirer, le père Antide manifesta-t-il quel que impatience :

— Va voir, pichounette, s'il n'y a pas déjà quelques mimosas fleuris ! Tu m'en rapporteras une branche.

Nanetto s'éloigna, s'abstenait une demi-heure, dans le but de paraître exaucer son désir, car elle savait fort bien qu'une fleur n'était encore apparue à l'extrémité de rameaux...

— Vous savez, grand-père, faisait-elle au retour, ça ne saurait tarder... Encore un peu de patience... Mais lui, en son obsession fixe de malade, s'en-vrait davantage de jour en jour : l'année avait été bonne, Noël approchait ; à son avis, les mimosas de variétés précoces auraient dû être déjà fleuris.

— Regarde bien sur le sommet du coteau... aux abords de la citerne qui recueille les eaux de pluie... C'est l'endroit le mieux exposé.

Au treizième jour de son alitement, après toute une nuit passée dans le délire, le père Antide recouvra sa lucidité. Il fit signe à Nanetto qui s'approcha, recueillit son souffle :

— Cours vite, pichounette ; j'ai revé que le gros mimosa qui ombrage la citerne était fleuri !... Je voudrais en emporter une branche en terre.

Nanetto, cette fois, s'acquitta sérieusement de sa tâche : elle fouilla, sonda, explora en tous sens la forêt d'or. En vain... Oh ! qu'elle la maudissait à cet instant cette forêt, assez ingrate pour n'avoir pas encore revêtu sa parure à l'intention de celui qui se mourait... Et voici qu'en redescendant le sentier muletier, la jeune fille s'entendit héler :

— Pourquoi pleures-tu, jolie Nanetto ?

Elle reconnut Marius épanché, en quelques mots, sa souffrance à son oreille.

— Sus-moi, fit tout à coup le jeune homme... J'ai en serre un jeune mimosa fleuri, de la même variété que celui qui ombrage la citerne... Je t'en couperai une grande branche.

— Quand elle fut de retour, le père Antide entra en agonie. Il ne pouvait plus parler, mais le regard vivait encore, et ce regard, à la vue de la branche, se dilata de merveilleusement, s'empêta d'une joie dernière, une sorte d'estase occulte. Le moribond agrippa le rameau et, les mains croisées, le tint blotti sur sa poitrine, jusqu'à sa dernière seconde, c'est-à-dire jusqu'au soir.

Il venait de s'éteindre quand Marius parut sur le seuil : les sanglots de Nanetto apprirent au jeune homme le fatal dénouement. Un instant, il resta grave, immobile, hébété, sans trouver le mot de consolation qui s'imposait en la circonstance, puis, subitement, comme écartant l'impulsion d'une idée fortuite, il sortit.

— Attends-moi, Nanetto, jeta-t-il simplement.

Il courut chez lui, prit un sécateur, une échelle et de vanta de la base au sommet le jeune mimosa fleuri. Puis, empoignant l'énorme brassée, il se rendit chez Nanetto.

— Tiens ! ce sera l'oreiller du père Antide... Le pauvre vieux a tant aimé les mimosas qu'il dormira mieux en terre, enveloppé dans le parfum de leur âme... Ne te semble-t-il pas, Nanetto ?

Une lueur déchira la brume opaque qu'avaient tissée les pleurs sur les yeux de la jeune fille. L'idée en son caractère imprévu, lui parut si belle, si touchante, que son cœur en trepassait justement dans ses fibres les plus intimes. D'un mouvement chaste et spontané, elle tendit le front à Marius ; deux sanglots fusèrent dans le baiser de détresse et d'amour... Un mot ardent fut superflu... Ils se turent ; puis, soudain, cédant à leur insu à cette force incoercible de la dévotion filiale que marque, aux heures inévitables, le timbre de la Destinée, leurs genoux se ployèrent sans bruit, leurs mains

se joignirent, et de leurs âmes détormées, une prière montait, prière sur leurs lèvres haïsses, cependant que le parfum des mimosas, très doux, très pur, flottait comme un encens dans la pièce et baignait le visage extasié de l'aïeul.

— C'était là son désir suprême : voir une dernière fois la forêt d'or s'épanouir au flanc du cotreau, prolonger son regard ultime, extasié dans les friselis des fleurs et des feuilles bercées par la brise du Littoral, s'éteindre, en un mot, avec la vision nette, absolument précise de son œuvre à l'apogée de la splendeur. Car c'était son œuvre, au père Antide, cette plantation qui n'aurait pas trouvé sa rivale de la Neapolé jusqu'à Nice. C'était lui seul qui, au prix d'un labeur forcé, interrompu de près d'un quart de siècle, avait défriché la terre, violé la roche, capté les eaux de la montagne sur une étendue de trois hectares ; c'était lui qui avait obtenu, par une sélection intelligente, ces admirables et innombrables variétés de "baileyans", de "culbriformis", de "désalbat", de "decurrens" et de "florunda" qui faisaient prime sur les marchés de fleurs. Il y avait en lui un hardi novateur, et ce novateur avait bien le sens de l'artiste.

Aussi, sur la fin de la semaine, son mal ne faisait qu'empirer, le père Antide manifesta-t-il quel que impatience :

— Va voir, pichounette, s'il n'y a pas déjà quelques mimosas fleuris ! Tu m'en rapporteras une branche.

Nanetto s'éloigna, s'abstenait une demi-heure, dans le but de paraître exaucer son désir, car elle savait fort bien qu'une fleur n'était encore apparue à l'extrémité de rameaux...

— Vous savez, grand-père, faisait-elle au retour, ça ne saurait tarder... Encore un peu de patience... Mais lui, en son obsession fixe de malade, s'en-vrait davantage de jour en jour : l'année avait été bonne, Noël approchait ; à son avis, les mimosas de variétés précoces auraient dû être déjà fleuris.

— Regarde bien sur le sommet du coteau... aux abords de la citerne qui recueille les eaux de pluie... C'est l'endroit le mieux exposé.

Au treizième jour de son alitement, après toute une nuit passée dans le délire, le père Antide recouvra sa lucidité. Il fit signe à Nanetto qui s'approcha, recueillit son souffle :

— Cours vite, pichounette ; j'ai revé que le gros mimosa qui ombrage la citerne était fleuri !... Je voudrais en emporter une branche en terre.

Nanetto, cette fois, s'acquitta sérieusement de sa tâche : elle fouilla, sonda, explora en tous sens la forêt d'or. En vain... Oh ! qu'elle la maudissait à cet instant cette forêt, assez ingrate pour n'avoir pas encore revêtu sa parure à l'intention de celui qui se mourait... Et voici qu'en redescendant le sentier muletier, la jeune fille s'entendit héler :

— Pourquoi pleures-tu, jolie Nanetto ?

Elle reconnut Marius épanché, en quelques mots, sa souffrance à son oreille.

— Sus-moi, fit tout à coup le jeune homme... J'ai en serre un jeune mimosa fleuri, de la même variété que celui qui ombrage la citerne... Je t'en couperai une grande branche.

— Quand elle fut de retour, le père Antide entra en agonie. Il ne pouvait plus parler, mais le regard vivait encore, et ce regard, à la vue de la branche, se dilata de merveilleusement, s'empêta d'une joie dernière, une sorte d'estase occulte. Le moribond agrippa le rameau et, les mains croisées, le tint blotti sur sa poitrine, jusqu'à sa dernière seconde, c'est-à-dire jusqu'au soir.

Il venait de s'éteindre quand Marius parut sur le seuil : les sanglots de Nanetto apprirent au jeune homme le fatal dénouement. Un instant, il resta grave, immobile, hébété, sans trouver le mot de consolation qui s'imposait en la circonstance, puis, subitement, comme écartant l'impulsion d'une idée fortuite, il sortit.

— Attends-moi, Nanetto, jeta-t-il simplement.

Il courut chez lui, prit un sécateur, une échelle et de vanta de la base au sommet le jeune mimosa fleuri. Puis, empoignant l'énorme brassée, il se rendit chez Nanetto.

— Tiens ! ce sera l'oreiller du père Antide... Le pauvre vieux a tant aimé les mimosas qu'il dormira mieux en terre, enveloppé dans le parfum de leur âme... Ne te semble-t-il pas, Nanetto ?

Une lueur déchira la brume opaque qu'avaient tissée les pleurs sur les yeux de la jeune fille. L'idée en son caractère imprévu, lui parut si belle, si touchante, que son cœur en trepassait justement dans ses fibres les plus intimes. D'un mouvement chaste et spontané, elle tendit le front à Marius ; deux sanglots fusèrent dans le baiser de détresse et d'amour... Un mot ardent fut superflu... Ils se turent ; puis, soudain, cédant à leur insu à cette force incoercible de la dévotion filiale que marque, aux heures inévitables, le timbre de la Destinée, leurs genoux se ployèrent sans bruit, leurs mains

se joignirent, et de leurs âmes détormées, une prière montait, prière sur leurs lèvres haïsses, cependant que le parfum des mimosas, très doux, très pur, flottait comme un encens dans la pièce et baignait le visage extasié de l'aïeul.

— C'était là son désir suprême : voir une dernière fois la forêt d'or s'épanouir au flanc du cotreau, prolonger son regard ultime, extasié dans les friselis des fleurs et des feuilles bercées par la brise du Littoral, s'éteindre, en un mot, avec la vision nette, absolument précise de son œuvre à l'apogée de la splendeur. Car c'était son œuvre, au père Antide, cette plantation qui n'aurait pas trouvé sa rivale de la Neapolé jusqu'à Nice. C'était lui seul qui, au prix d'un labeur forcé, interrompu de près d'un quart de siècle, avait défriché la terre, violé la roche, capté les eaux de la montagne sur une étendue de trois hectares ; c'était lui qui avait obtenu, par une sélection intelligente, ces admirables et innombrables variétés de "baileyans", de "culbriformis", de "désalbat", de "decurrens" et de "florunda" qui faisaient prime sur les marchés de fleurs. Il y avait en lui un hardi novateur, et ce novateur avait bien le sens de l'artiste.

Aussi, sur la fin de la semaine, son mal ne faisait qu'empirer, le père Antide manifesta-t-il quel que impatience :

— Va voir, pichounette, s'il n'y a pas déjà quelques mimosas fleuris ! Tu m'en rapporteras une branche.

Nanetto s'éloigna, s'abstenait une demi-heure, dans le but de paraître exaucer son désir, car elle savait fort bien qu'une fleur n'était encore apparue à l'extrémité de rameaux...

— Vous savez, grand-père, faisait-elle au retour, ça ne saurait tarder... Encore un peu de patience... Mais lui, en son obsession fixe de malade, s'en-vrait davantage de jour en jour : l'année avait été bonne, Noël approchait ; à son avis, les mimosas de variétés précoces auraient dû être déjà fleuris.

— Regarde bien sur le sommet du coteau... aux abords de la citerne qui recueille les eaux de pluie... C'est l'endroit le mieux exposé.

Au treizième jour de son alitement, après toute une nuit passée dans le délire, le père Antide recouvra sa lucidité. Il fit signe à Nanetto qui s'approcha, recueillit son souffle :

— Cours vite, pichounette ; j'ai revé que le gros mimosa qui ombrage la citerne était fleuri !... Je voudrais en emporter une branche en terre.

Nanetto, cette fois, s'acquitta sérieusement de sa tâche : elle fouilla, sonda, explora en tous sens la forêt d'or. En vain... Oh ! qu'elle la maudissait à cet instant cette forêt, assez ingrate pour n'avoir pas encore revêtu sa parure à l'intention de celui qui se mourait... Et voici qu'en redescendant le sentier muletier, la jeune fille s'entendit héler :

— Pourquoi pleures-tu, jolie Nanetto ?

Elle reconnut Marius épanché, en quelques mots, sa souffrance à son oreille.

— Sus-moi, fit tout à coup le jeune homme... J'ai en serre un jeune mimosa fleuri, de la même variété que celui qui ombrage la citerne... Je t'en couperai une grande branche.

— Quand elle fut de retour, le père Antide entra en agonie. Il ne pouvait plus parler, mais le regard vivait encore, et ce regard, à la vue de la branche, se dilata de merveilleusement, s'empêta d'une joie dernière, une sorte d'estase occulte. Le moribond agrippa le rameau et, les mains croisées, le tint blotti sur sa poitrine, jusqu'à sa dernière seconde, c'est-à-dire jusqu'au soir.

Il venait de s'éteindre quand Marius parut sur le seuil : les sanglots de Nanetto apprirent au jeune homme le fatal dénouement. Un instant, il resta grave, immobile, hébété, sans trouver le mot de consolation qui s'imposait en la circonstance, puis, subitement, comme écartant l'impulsion d'une idée fortuite, il sortit.

— Attends-moi, Nanetto, jeta-t-il simplement.

Il courut chez lui, prit un sécateur, une échelle et de vanta de la base au sommet le jeune mimosa fleuri. Puis, empoignant l'énorme brassée, il se rendit chez Nanetto.

— Tiens ! ce sera l'oreiller du père Antide... Le pauvre vieux a tant aimé les mimosas qu'il dormira mieux en terre, enveloppé dans le parfum de leur âme... Ne te semble-t-il pas, Nanetto ?

Une lueur déchira la brume opaque qu'avaient tissée les pleurs sur les yeux de la jeune fille. L'idée en son caractère imprévu, lui parut si belle, si touchante, que son cœur en trepassait justement dans ses fibres les plus intimes. D'un mouvement chaste et spontané, elle tendit le front à Marius ; deux sanglots fusèrent dans le baiser de détresse et d'amour... Un mot ardent fut superflu... Ils se turent ; puis, soudain, cédant à leur insu à cette force incoercible de la dévotion filiale que marque, aux heures inévitables, le timbre de la Destinée, leurs genoux se ployèrent sans bruit, leurs mains

se joignirent, et de leurs âmes détormées, une prière montait, prière sur leurs lèvres haïsses, cependant que le parfum des mimosas, très doux, très pur, flottait comme un encens dans la pièce et baignait le visage extasié de l'aïeul.

— C'était là son désir suprême : voir une dernière fois la forêt d'or s'épanouir au flanc du cotreau, prolonger son regard ultime, extasié dans les friselis des fleurs et des feuilles bercées par la brise du Littoral, s'éteindre, en un mot, avec la vision nette, absolument précise de son œuvre à l'apogée de la splendeur. Car c'était son œuvre, au père Antide, cette plantation qui n'aurait pas trouvé sa rivale de la Neapolé jusqu'à Nice. C'était lui seul qui, au prix d'un labeur forcé, interrompu de près d'un quart de siècle, avait défriché la terre, violé la roche, capté les eaux de la montagne sur une étendue de trois hectares ; c'était lui qui avait obtenu, par une sélection intelligente, ces admirables et innombrables variétés de "baileyans", de "culbriformis", de "désalbat", de "decurrens" et de "florunda" qui faisaient prime sur les marchés de fleurs. Il y avait en lui un hardi novateur, et ce novateur avait bien le sens de l'artiste.

Aussi, sur la fin de la semaine, son mal ne faisait qu'empirer, le père Antide manifesta-t-il quel que impatience :

— Va voir, pichounette, s'il n'y a pas déjà quelques mimosas fleuris ! Tu m'en rapporteras une branche.

Nanetto s'éloigna, s'abstenait une demi-heure, dans le but de paraître exaucer son désir, car elle savait fort bien qu'une fleur n'était encore apparue à l'extrémité de rameaux...

— Vous savez, grand-père, faisait-elle au retour, ça ne saurait tarder... Encore un peu de patience... Mais lui, en son obsession fixe de malade, s'en-vrait davantage de jour en jour : l'année avait été bonne, Noël approchait ; à son avis, les mimosas de variétés précoces auraient dû être déjà fleuris.

— Regarde bien sur le sommet du coteau... aux abords de la citerne qui recueille les eaux de pluie... C'est l'endroit le mieux exposé.

Au treizième jour de son alitement, après toute une nuit passée dans le délire, le père Antide recouvra sa lucidité. Il fit signe à Nanetto qui s'approcha, recueillit son souffle :

— Cours vite, pichounette ; j'ai revé que le gros mimosa qui ombrage la citerne était fleuri !... Je voudrais en emporter une branche en terre.

Nanetto, cette fois, s'acquitta sérieusement de sa tâche : elle fouilla, sonda, explora en tous sens la forêt d'or. En vain... Oh ! qu'elle la maudissait à cet instant cette forêt, assez ingrate pour n'avoir pas encore revêtu sa parure à l'intention de celui qui se mourait... Et voici qu'en redescendant le sentier muletier, la jeune fille s'entendit héler :

— Pourquoi pleures-tu, jolie Nanetto ?

Elle reconnut Marius épanché, en quelques mots, sa souffrance à son oreille.

— Sus-moi, fit tout à coup le jeune homme... J'ai en serre un jeune mimosa fleuri, de la même variété que celui qui ombrage la citerne... Je t'en couperai une grande branche.

— Quand elle fut de retour, le père Antide entra en agonie. Il ne pouvait plus parler, mais le regard vivait encore, et ce regard, à la vue de la branche, se dilata de merveilleusement, s'empêta d'une joie dernière, une sorte d'estase occulte. Le moribond agrippa le rameau et, les mains croisées, le tint blotti sur sa poitrine, jusqu'à sa dernière seconde, c'est-à-dire jusqu'au soir.

Il venait de s'éteindre quand Marius parut sur le seuil : les sanglots de Nanetto apprirent au jeune homme le fatal dénouement. Un instant, il resta grave, immobile, hébété, sans trouver le mot de consolation qui s'imposait en la circonstance, puis, subitement, comme écartant l'impulsion d'une idée fortuite, il sortit.

— Attends-moi, Nanetto, jeta-t-il simplement.

Il courut chez lui, prit un sécateur, une échelle et de vanta de la base au sommet le jeune mimosa fleuri. Puis, empoignant l'énorme brassée, il se rendit chez Nanetto.

— Tiens ! ce sera l'oreiller du père Antide... Le pauvre vieux a tant aimé les mimosas qu'il dormira mieux en terre, enveloppé dans le parfum de leur âme... Ne te semble-t-il pas, Nanetto ?

Une lueur déchira la brume opaque qu'avaient tissée les pleurs sur les yeux de la jeune fille. L'idée en son caractère imprévu, lui parut si belle, si touchante, que son cœur en trepassait justement dans ses fibres les plus intimes. D'un mouvement chaste et spontané, elle tendit le front à Marius ; deux sanglots fusèrent dans le baiser de détresse et d'amour... Un mot ardent fut superflu... Ils se turent ; puis, soudain, cédant à leur insu à cette force incoercible de la dévotion filiale que marque, aux heures inévitables, le timbre de la Destinée, leurs genoux se ployèrent sans bruit, leurs mains

Les larmes DE COLETTE

Avec un bruit lointain de catastrophe, l'eau qu'on entendait sourdre le long des vannes élevait peu à peu la péniche "Deux-Frères" qui, à la nuit noire, venait de pénétrer dans l'écluse de Samoie.

Un vent de mars, tède et chargé de pluie, remuait des lumières pâles dans le petit port où dormaient trois ou quatre chavirais, et des reflets jaunes dansaient, tour à tour allongés et rétrécis, sur l'eau retournée qui clapotait le long des berges.

— Nous y sommes, les Métais ? cria une voix dans l'ombre.

— Vas-y, Jousin, nous sommes prêts, répondit quelqu'un.

Et l'éclusier, ouvrant les larges portes qui grinçaient, livra passage à la péniche tirée par deux bouillonnants.

À l'arrière, une ombre épaisse chevauchait la barre du gouvernail.

— Hé ! Jean Métais, où vas-tu aller ? les "Deux-Frères" ? demanda l'éclusier, debout près des piles.

Y a-t-il encore une place dans le chenal ? repartit une voix rauque et dure.

— Non, c'est pris par la "Belle-Morvanole" et "l'Étoile".

— Et près du "perré" ?

— Là, oui, tu peux accoster, il n'y a que la "Jeune-Mère".

— La "Jeune-Mère" !... Connais pas.

— Je comprends, c'est son premier voyage de Laroche à Paris... Mais en tout cas, tu connais le patron... Voyons ? Jacques Thuot... d'Héricy... comme toi... Ce qui a épousé la petite Colette Barbière, de Samoie ?

Et comme Jean Métais gardait le silence :

— C'est bien la peine, continua l'éclusier, d'être du pays et d'avoir, dans le temps, couronné cette belle fille !... Tu vieillis, mon pauvre Jean !

Mais l'ombre, sur le bateau, resta muette... Il y eut seulement un coup terrible du gouvernail qui, dans un craquement brutal, jeta le bateau sur le perré à la sortie de l'écluse.

Puis l'amarrage se fit rapidement ; il était tard ; les chevaux lassés s'en allèrent vers le village, et tout redevint silencieux sur l'eau noire où se balançaient les lourdes péniches.

Laisant son frère Germain s'allonger dans le cadre étroit de la cabine, Jean Métais demeura seul sur le pont, adossé au mât qui vibrât sous les secousses du vent.

Des pensées tumultueuses agitaient son cerveau, et par instants, sa poitrine se soulevait brusquement, pendant qu'un soupir angoissé s'échappait de sa gorge. Puis les mains nouées du marinier, d'un geste d'athlète, fermement, se serrèrent, et deux poings, deux taches d'ombre terribles, se tendaient vers la péniche voisine, où l'on veillait encore, car la petite fenêtre de la cabine découpait dans la nuit son œil lumineux et rond.

Et soudain Jean Métais redressa sa haute taille, il s'avança sans bruit vers l'avant du bateau, prit, en passant, dans un coffre à outils, un robuste ciseau de charpentier et, glissant, rampant, il se laissa tomber du bordage des "Deux-Frères" sur le pont de la "Jeune-Mère". La péniche de Jacques Thuot était, en effet, chargée de moellons et dépassait de quelques centimètres seulement le niveau de la Seine, tandis que le bateau, des Métais remontait le fleuve à vide.

Le marinier s'avança avec des précautions infinies parmi les blocs de pierre vers la cabine et jeta, à travers la vitre éclairée, un regard ardent et sauvage.

Autour d'une petite table ronde, il aperçut Jacques Thuot, d'abord, dont les yeux bleus, la barbe blonde et légère rallumèrent dans son âme un incendie de haine farouche ; le géant musclé et lourd, au visage durci, aux cheveux noirs poussés bas sur le front, comprit mieux tout le contraste entre lui et cet homme qui avait été son heureux rival... En face de Jacques, Colette, la Colette qu'il avait furieusement aimée, sans presque qu'elle s'en doutât, quelques années avant, restait telle qu'il l'avait vue, plus belle peut-être, avec ce léger embonpoint qu'une heureuse maternité donne aux jeunes femmes... La "Jeune-Mère" !... oui... elle était vraiment la jeune mère, jolie, fine, avec sa bouche menue, ses grands yeux doux, aux reflets de châtaigne mûre, qui, par moments, se posaient plus tendres

Un Enfant Indélicat.

Quand j'arrivai, hier soir, pour dîner, chez M. et Mme Chercœur, je trouvai mes amis, leurs deux petits garçons et leurs trois petites filles, installés au salon. Cette nombreuse progéniture assurée à Mme Chercœur une distinction honorifique, à la prochaine promotion, dans l'ordre des "Mères de plus de quatre enfants", créé par M. Piot.

A mon entrée, Jules, le dernier né, un charmant bambin de huit ans, se précipita sur mon chapeau. Il se mit aussitôt en devoir de le brosser consciencieusement à rebrousse-poil. Pour me conformer à la plus élémentaire politesse, je m'amusai avec un sourire attendri :

— Est-il amusant, cet enfant ! Cette exclamation eut l'attention de d'être égarée à son huitième reflet le sort misérable des sept précédents. M. Chercœur feignit de se mettre en colère. "Il est assommé, cet enfant !" Mme Chercœur évita une scène : "Laisse-le tranquille, Amédée, je ne sais ce qu'il a... Il est comme ça depuis qu'il a lu la lettre de M. Piot au président du Conseil..."

On annonça que le dîner était servi. Jules, le petit bambin, manifesta l'intention de prendre place sur la table, entre la supérieure et les carafes à vin.

— Est-il amusant, cet enfant ! murmura-t-elle.

M. Chercœur voulut s'interposer, Jules insistait, Mme Chercœur intercédait : "Laisse-le tranquille, Amédée..."

On annonça que le dîner était servi. Jules, le petit bambin, manifesta l'intention de prendre place sur la table, entre la supérieure et les carafes à vin.

— Est-il amusant, cet enfant ! murmura-t-elle.

M. Chercœur voulut s'interposer, Jules insistait, Mme Chercœur intercédait : "Laisse-le tranquille, Amédée..."

On annonça que le dîner était servi. Jules, le petit bambin, manifesta l'intention de prendre place sur la table, entre la supérieure et les carafes à vin.

— Est-il amusant, cet enfant ! murmura-t-elle.

M. Chercœur voulut s'interposer, Jules insistait, Mme Chercœur intercédait : "Laisse-le tranquille, Amédée..."

On annonça que le dîner était servi. Jules, le petit bambin, manifesta l'intention de prendre place sur la table, entre la supérieure et les carafes à vin.

— Est-il amusant, cet enfant ! murmura-t-elle.

M. Chercœur voulut s'interposer, Jules insistait, Mme Chercœur intercédait : "Laisse-le tranquille, Amédée..."

CUISINE

Mirepoix grasse.

Une carotte coupée en morceaux, oignons, échalotes, thym, laurier, persil en branches, poivre en grains, un clou de girofle, 100 grammes de jambon maigre coupé en dés. Faire revenir le tout dans la poêle avec un morceau de beurre, sauf le persil, le thym et le laurier qu'on ajoute après la préparation revenue.

Cette préparation s'ajoute aux viandes braisées et aux sauces pour en relever le goût.

Sauce tomate

Rompres les tomates en plusieurs morceaux. Les faire cuire avec sel, poivre, oignons, échalotes, persil. Les passer. Faire un roux blond et y ajouter le jus des tomates en tournant avec une cuillère de bois. Laisser un peu sur le feu et servir.

Café à la Portugaise.

Faire une bonne sauce tomate assez épaisse. D'autre part, faire dorer dans du beurre des croûtons de pain légèrement creusés ; les ranger dans un plat, mettre un peu de sauce dans le creux de chacun d'eux et un œuf poché, recouvrir d'un peu de sauce ; saupoudrer d'un usage de persil et cerfeuil hachés fins. Servir avec le reste de la sauce dans la saucière. Ce plat doit être préparé vivement pour être servi chaud.